

MÂLE DE TÊTE

Trilogie Cerbère - Tome 1



Joachim Turin

Joachim Turin

Mâle de Tête

Trilogie Cerbère - Tome 1

© Joachim Turin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7099-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lisez-moi au second degré.

Lisez-moi au premier degré.

Lisez-moi de gré.

1993

Des yeux en amande de divinité égyptienne, aux iris si bruns qu'ils en sont noirs. Des cheveux de jais tombant en une cascade ondulée qui encercle un visage aux traits fins. Un nez droit, légèrement aquilin, surplombant des lèvres roses qui s'affinent au moindre sourire, dévoilant une rangée de dents couleur ivoire parfaitement alignées. Une gracieuse fossette trônant au centre d'un menton régulier. Des doigts fragiles aux ongles mi-longs et soignés terminant des mains douces. Un corps parfait aux formes généreuses portées par des jambes interminables et fines. Tout un être vivant enveloppé d'une peau au teint mat, hâlée à souhait, voilà mon idéal féminin. La femme de mes rêves, la femme de ma vie.

Judith et moi allons unir nos destinées dans quelques minutes. Une centaine d'invités partagent avec nous l'opulence de notre bonheur conjugal à venir. Nous avons décidé de ne pas régulariser notre relation à l'église mais respectons néanmoins les traditions ancestrales. Je découvrirai Judith dans sa robe de mariée uniquement quand elle entrera dans le bureau de l'officier d'état civil au bras de son père. Elle a parfaitement su garder le secret et ne m'a révélé aucun indice quant à ce à quoi ressemblera la parure qu'elle vêtirait aujourd'hui.

La salle est remplie de nos invités ; famille, amis et relations plus ou moins proches patientent fébrilement avec moi. Je suis assis en face du maître de cérémonie, tournant le dos à tous ces gens qui attendent de découvrir, comme moi, la femme du jour. Les battements de mon cœur frappent lourdement à mes tempes et je tente de me donner une consistance en restant les bras croisés sur la table et le plus stoïque possible, maîtrisant tant bien que mal les spasmes de mes jambes tremblotantes. Je sue. Je sue de tous les pores de ma peau autant que je sus que Judith serait mienne un jour, dès l'instant où je la vis pour la toute première fois. Le jour où elle sera mienne est arrivé. Nous y sommes.

La poignée de la porte s'abaisse tandis que les gonds grincent. Seul l'officiel ne se retourne pas, faisant déjà face à l'entrée. L'huis de la porte s'entrouvre lentement laissant le passage libre à un homme aux cheveux poivre et sel, ému,

avec des larmes naissantes à chaque coin d'œil. Le père semble impuissant et sans l'arme pour retenir sa fille le quittant pour rejoindre le chemin d'un autre homme que lui. Il porte un costume léger, couleur lin, des chaussures marron ainsi qu'une ceinture et une pochette bleu roi avec ceinture et pochette assorties à la robe de ma Judith. Le préposé à la musique évite de justesse un impair en lançant à la dernière seconde la mélodie qui accompagne le père et sa fille jusqu'à la table où nous signerons notre pacte. Les haut-parleurs diffusent le morceau sur lequel nous nous étions finalement accordés après des semaines de palabres sans fin. On prépare le plus beau jour de notre vie et on s'épuise pour l'insignifiant. Que voulez-vous...

Le pan de la porte bute contre le mur derrière lui. L'audience entière découvre enfin la mariée. Dans ma tête, je l'imaginais de blanc vêtue, toutefois légèrement cassé, n'exagérons tout de même pas trop, mais Judith apparaît à la vue de tous dans sa robe d'un bleu roi totalement superbe ! Étincelant, velouté, envoûtant. Tout le monde retient sa respiration simultanément quand mon Aphrodite se dévoile en faisant son premier pas dans la salle bondée, créant un silence assourdissant. Nous nous levons pour leur entrée. La parenthèse silencieuse s'évanouit dans un brouhaha de chaises, de raclements de gorge et de chuchotements.

Si Judith est naturellement belle, en ce jour, elle surpasse, disons-le objectivement, tous les standards de beauté en vigueur actuellement. Son abondante chevelure est remontée en un chignon très travaillé, parsemé çà et là de perles tantôt nacrées, tantôt bleu roi. Une mèche bouclée tombe librement de chaque côté de son visage subtilement embelli par un maquillage plus prononcé qu'à l'accoutumée. Un collier ras de cou, conçu de fil de pêche, retient en suspension sur sa gorge une boule scintillante du même bleu que sa tenue. De fines bretelles soigneusement brodées mettent en valeur ses épaules et son buste bronzés. Son corsage bien échancré augmente son volume mammaire d'une pression savamment calculée. Sa taille de guêpe, ceinte par une enfilade de perles nacrées, semble quasiment disparaître par tant d'étroitesse. Sous la taille, sa robe épouse à la perfection sa silhouette et s'arrête à la hauteur de ses genoux qu'elle n'a aucune gêne à laisser nus et à la discrétion des plus polissons.

Plus que quelques enjambées dans ses chaussures blanches à talons hauts avant que mademoiselle devienne madame. Ma dame. Son père s'efface et rentre dans le rang, s'assied pour redevenir un figurant anonyme, impuissant face à

l'inexorable fuite de sa fille chérie vers sa nouvelle vie. Judith marche désormais seule dans ma direction. Je lui tends une main dont elle s'empare lorsque s'égrènent les dernières notes de la Marche Nuptiale de Mendelssohn. Timing parfait.

L'officiel nous déballe une longue rengaine bateau au sujet de la vie à deux, du chemin semé d'embûches qu'il faudra affronter unis et soudés. C'est, à quelques mots près, l'identique discours qu'il avait énoncé hier à un autre couple crédule et celui qu'il prononcera demain au suivant. Routine quand tu nous tiens. Nous posons nos paraphes au bas d'un document pour la formalité et nous échangeons nos alliances pour le symbole.

La noce proprement dite se déroule à l'hôtel du Vieux Séquoia, réputé loin à la ronde pour ce genre d'événements. Je parade avec à mon bras, la plus belle femme du monde. À mes yeux tout du moins. Mais qu'importe, j'en suis intimement convaincu et l'avis des autres, je m'en bats les steaks.

Les félicitations d'une vieille tante m'écœurent. Encore et encore des photos pour des cousins avec lesquels je n'ai plus partagé de moments de complicité depuis l'enfance. Les poignées de main moites et les sourires de façade avec des gens dont j'ignorais, voici peu l'existence me saoulent. Tant d'hypocrisie et de vœux feints en si peu de temps et d'espace m'horripilent. Accaparée par la meute pour leur servir de faire-valoir, Judith est loin de moi et je ne le supporte que péniblement mais c'est le prix à payer pour avoir droit à un bonheur futur.

Nous passons à table. Amuse-bouche, entrée, plat, fromages et dessert, vins accordés. J'en ai soupé mais mon épouse est enfin à mes côtés et je profite de chaque seconde. Nos cuisses se frôlent sous la table et nous échangeons toutes les paroles que nous n'avons pas eu l'occasion de nous dire avant le repas. Nous sommes heureux d'avoir quelques minutes pour nous en ce jour surchargé.

Entre chaque plat, à tour de rôle, nos amis, parents ou collègues retracent notre vie passée avec force anecdotes, diaporamas et discours larmoyants. Chaque orateur désigné se lève pour prendre la parole et débiter son texte préalablement imprimé sur une feuille de papier pliée en quatre, ayant patienté toute la journée dans la chaleur de la poche de poitrine de la chemise de ces messieurs ou dans la petite pochette assorties à la robe de cérémonie pour ces dames. Rires forcés pour les petites histoires trop privées pour être comprises par le plus grand nombre. Mines dubitatives tout au long des anecdotes professionnelles bien trop

techniques pour l'auditoire du soir et applaudissements nourris pour les souvenirs d'enfance accompagnés de photos du temps où nous étions encore nourrissons et « tellement chou » selon tout le monde.

Le père de Judith récite son discours après avoir traversé toute la salle pour venir s'installer en face d'elle. Il débute, en disant d'elle, sa petite fille chérie devenue femme, restera à jamais son petit bébé. Souvenirs de l'enfant en robe rose à froufrou. Premier jour d'école et premier chagrin d'amour consolé dans les bras de son papa sont expliqués dans le détail et la narration tire quelques larmes aux plus sensibles de l'assemblée. Dans un geste pompeux, il saisit la main de la jeune mariée et lui donne un baisemain surfait.

Mes amis d'enfance jouent les intermittents du spectacle et me singent dans mes péripéties estudiantines, à l'époque où j'avais des différends avec le recteur de mon collège. Jeu d'acteur franchement moyen mais fous rires garantis dans toute la salle.

Le personnel de l'établissement s'affaire à libérer de la place au centre de la pièce. De restaurant guindé, le lieu se métamorphose, en seulement quelques minutes, en piste de danse. Nous ouvrons le bal. Le champagne coule à flots et les cotillons tombent du ciel. La foule s'approprie à son tour la surface plane dévolue aux vrais instincts, désinhibés par le flot d'alcool ingurgité. Trémoussements du popotin de Tante Hortense et déhanchements risqués de l'Oncle Marcel ainsi qu'une tentative avortée de flirt du Cousin Germain avec une membre de ma belle-famille animent la soirée. Voilà un bel échantillon d'humanité déshumanisée et une tranche de la vraie vie.

Judith et moi profitons de l'anarchie installée pour nous éclipser dans la chambre qui nous est réservée après quelques rampes d'escalier avalées à toute allure. La mariée se déchausse pour, d'une part, soulager ses pieds meurtris par cette journée de représentation, mais surtout pour rejoindre au plus vite notre cocon. J'ai encore une dernière mission à accomplir en ce jour pour respecter la tradition et nous attirer tout le bonheur possible. Je nous stoppe dans notre élan juste devant la porte de notre suite, je passe un bras derrière les épaules de Judith et l'autre derrière ses genoux pour la soulever et passer le seuil en la portant. J'achève la journée en cochant toutes les cases de mon contrat de jeune marié.

La fin de la nuit n'a que peu d'importance et restera un secret que seuls Judith et moi connaissons. Sachez toutefois que de son habit de lumière, elle garda sur

elle uniquement le collier ras de cou.

Un ru poursuit poétiquement son cours dans le parc arrière du Vieux Séquoia. Un écrin de verdure de trois hectares orienté plein est, s'offre au soleil levant. Un copeau de bois se fait chahuter calmement par les eaux de la petite rivière. Un pont voûté aux garde-fous en fer forgé l'enjambe. Judith et moi l'empruntons, main dans la main, pour rejoindre notre table du petit-déjeuner.

Nous suivons le sentier de gravier blanc qui serpente dans la propriété, admirant les sophoras majestueux et les albizzias légers, tachetés de fleurs roses et soyeuses. Un néflier donne naissance à ses fruits dont on tire une marmelade douce-amère à l'automne tandis qu'un saule pleureur balance ses bras tombants au gré du vent. Les buis sont taillés à la main et de plus grands arbres ombragent les endroits où les clients de l'hôtel prennent la première collation de la journée. Les cailloux crissent sous nos pas qui nous mènent à notre place, sous un pin parasol centenaire sinon millénaire. Son tronc est colossal, son écorce patinée par les siècles et sa cime effleure l'azur. Une alcôve de flamboyants érables du Japon, acer japonicum, rouges protège notre intimité.

Sur la table nous attendent déjà, confitures maison, pain brioché, croissants au beurre et petits pains au lait. Nous nous goinfrons.

Nous apprenons par le personnel de maison que l'Oncle Marcel a été évacué par les secours au milieu de la nuit vers l'hôpital le plus proche pour un déboîtement de hanche. Que la chambre 513 du Cousin Germain n'est pas défaite. Aurait-il partagé la couche de la cousine tant convoitée ? Nous en sourions. Et finalement, que si Tante Hortense cherche à retrouver ses souliers vernis, elle peut sans autre s'adresser à la réception. Nous en sommes presque à regretter de ne pas avoir suivi les folles pérégrinations nocturnes de nos invités jusqu'à leur terme. Je cherche vainement du regard l'arbre qui donne son nom au lieu mais aucun vieux séquoia n'écoule de jours heureux à l'horizon. La belle affaire, ce n'est pas le jour pour une polémique.

Je termine mon café, Judith son jus de fruits. Repus, nous nous accordons quelques minutes de farniente à notre table du petit-déjeuner. Il est vrai qu'une journée chargée est à notre programme. Le départ pour notre voyage de noces !

Les Maldives, le Sri Lanka, la Tasmanie ? Que nenni !